**Une fenêtre sur la vie**

Je m'appelle Dorian, j'ai 15 ans et je vis. Oui, c'est incroyable, je vis ! Je le dis car j'ai appris hier que je suis victime d’une terrible maladie. Aujourd'hui, c'est Noël et je suis à l’hôpital. Je suis là sur un matelas blanc, avec des draps blancs et un oreiller blanc. J'occupe une petite pièce aux murs blancs où il y a une fenêtre. A l'inverse de ma chambre, mes idées sont noires. Je n'y comprends rien. Je regarde la fenêtre et à l'extérieur, j'entends des cris et je vois de la vie, du bonheur. Pendant ce temps, l'infirmière m'explique où je suis et pourquoi je suis là. J'écoute distraitement. Ma famille doit s'inquiéter tout comme moi… J'ai peur…

Noël est passé. J’ai reçu un livre sur les oiseaux car ma grand-mère sait que ces animaux me fascinent. Je me suis habitué à mon espace et surtout à mon colocataire David. Il a à peu près mon âge et s’est fait opérer un peu avant mon arrivée mais malheureusement, il ne retrouvera jamais la vue. Parfois, il me sourit et on discute. Il a entendu beaucoup d’enfants souffrir ici. Il m’a dit ce qu’il a vécu : les histoires et les malheurs qu’il a rencontrés. Une m’a particulièrement touchée : une petite fille qui est décédée. Sa mère ne s’en était jamais remis. A cet instant-là, j’ai pensé à ma propre mère et j’ai pleuré.

Chaque jour, je décrivais à mon nouvel ami ce que je voyais derrière la fenêtre : les gens qui passaient dans la rue, les nuances rosées et grises des nuages dans le ciel, le balancement des feuilles dans les arbres… Puis, le soir, quand il dormait, je contemplais la pleine lune qui scintillait. C’était tellement beau, je n’osais pas lui dire… C’était pour ceci que je vivais. Que je luttais. Mais je perdais beaucoup de poids et l’appétit ne me revenait plus. Des horribles quintes de toux me prenaient et quelquefois, quand je me réveillais, je n’avais même plus la force de me lever.

Un matin, l’infirmière vint poser le petit-déjeuner et me vis, étalé par terre, les yeux vitreux. Elle poussa un cri. Quelques minutes plus tard, une équipe de médecins arriva et me porta dans une grande salle avec un engin que je ne pus identifier, car j’étais à demi-conscient. Je passai un scanner. Et on me renvoya dans ma chambre où je m’endormis.

Et ce jour-là, j’ai appris que le scanner devait définir ma maladie : un cancer. C’était une forme grave et le plus dur à entendre a été qu’il me restait environ 3 semaines à vivre. J’eus alors une folle envie de déchirer les murs et de m’envoler par la fenêtre. Pour vivre ce qui me restait à vivre. Mais non. C’était impossible.

Un après midi, un cancérologue entra et se posa à mes côtés, contempla l’extérieur et me dit, d’une voix très détachée, qu’il existait un remède qui pouvait me sauver mais qu’il y avait des effets secondaires qui pouvaient être douloureux par la suite. Il me dit que j’avais trois jours pour y réfléchir et il s’en alla, me laissant à mes pensées.

 Mon colocataire David, qui avait tout entendu, m’informa que c’était la chance de ma vie, qu’il ne fallait pas la louper. J’hésitais...

Enfin, c’est aujourd’hui qu’on doit m’administrer la dose de médicament qui devrait me guérir. Après beaucoup de questions, je me suis résolu au fait que je ne pourrais pas vivre la fin de ma vie sans ne plus sentir l’air frais sur mon corps, les gazouillis des oiseaux et les journées d’été à la piscine avec ma famille.

Ce matin, je suis très fatigué et je me suis réveillé avec une grosse touffe de cheveux dans les mains en me rendant compte que les effets secondaires du traitement sont déjà là.

Quelques jours plus tard, mes articulations qui me faisaient tant souffrir étaient déjà moins douloureuses. Je commençais à retrouver l’appétit et à reprendre quelques kilos. Mes cheveux commençaient à repousser doucement. Les médecins étaient confiants pour mon avenir. Je pouvais espérer une vie normale même si je n’aurais jamais la force d’un adolescent de mon âge et que, en cas de gros efforts, j’aurais plus de mal à respirer que les autres. Mais peu m’importait. David et moi, nous nous amusions comme des fous à nous raconter des histoires. Et le meilleur, c’est quand nous restions des heures nez collé à l’unique fenêtre de la pièce, à dire où nous irions quand nos malheurs seront finis.

C’est le grand jour. Je quitte cet endroit où j’ai cru que j’allais mourir mais je quitte aussi l’endroit où je me suis fait un grand ami : David. Et c’est moi, aujourd’hui, qui suis de l’autre côté de la fenêtre. Un côté où je ne demande qu’à y rester et où je pourrais envisager mon avenir. Et ce n’est pas grave si je finirais ma vie avec des problèmes respiratoires. Je salue David, avec, dans mes yeux, un regard qui voulait dire : merci. Et dans la voiture, entouré de ma famille, je me fais la promesse qu’un jour, j’irais voir ces enfants qui ont vécu comme moi, derrière les fenêtres de l’hôpital des moments douloureux et pleins d’espoir.